MONOLOGUE DU NOUS

De Bernard Noël

Mise en scène, adaptation : **Charles Tordjman**

Monologue du Nous
Camille Bernon, Marie Christine Orry,Alyzée Soudet Julie,Pilod
©Vincent_Tordjman

Création : sortieOuest Béziers, du 6 au 9 novembre 2015

Scène conventionnée pour les écritures contemporaines

MONOLOGUE DU NOUS

de Bernard Noël

Mise en scène, adaptation : Charles Tordjman

Création : sortieOuest Béziers, du 6 au 9 novembre 2015
Scène conventionnée pour les écritures contemporaines

Production : Compagnie Fabbrica / sortieOuest Béziers
La Cie Fabbrica est conventionnée avec le Ministère de la culture et de la communication

Vendredi 6 novembre/ 19h
Samedi 7 novembre/ 20h
Dimanche 8 novembre/ 17h
Lundi 9 novembre/ 21h

PRESENTATION VIDÉO :
https://youtu.be/eLJIaQYr_CU

CONTACTS
Cie Fabbrica: Thierry Tordjman tél +41 79 820 49 08 email : t.tordjman@gmail.com
sortieOuest : Rémi Jullien - tél : 04 67 28 37 32 email : r.jullien@sortieouest.fr

MONOLOGUE DU NOUS

de Bernard Noël

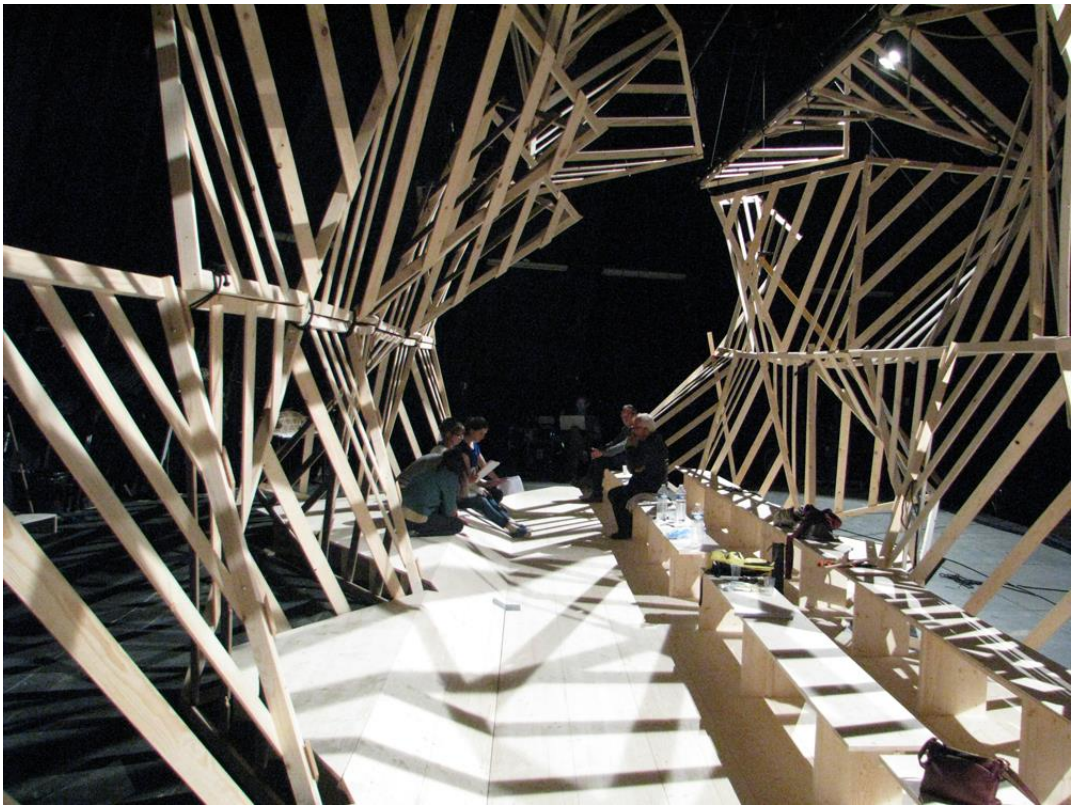
Mise en scène, adaptation : **Charles Tordjman**

Collaboration artistique : **François Rodinson**
Scénographie : **Vincent Tordjman**
Chorégraphie : **Caroline Marcadé**
Musique : **Vicnet**
Lumières : **Christian Pinaud**
Costumes : **Cidalia Da Costa**

Avec : **Camille Bernon, Julie Pilod, Marie-Christine Orry, Alyzée Soudet**

Création : sortieOuest Béziers, du 6 au 9 novembre 2015

Qu'y a-t-il au-delà des slogans révolutionnaires ? Y-a-t-il des violences légitimes face aux systèmes qui broient ? Où sont passées les utopies ? Bernard Noël ne se paye pas de mots et ne brosse personne dans le sens du poil. Elles sont quatre sur la scène, un chœur lumineux qui nous questionne : quelle cause peut justifier notre sacrifice ? Quel « Nous » dans une société qui se noie dans le « Moi je » ? Il y a le pouvoir des mots mais aussi ses limites face à l'abîme. Il y a un vertige troublant. Poignant.



Photos de répétition - © **François Rodinson**

LA VIOLENCE ET LE SACRÉ

Il y a quelques années, j'observais avec une certaine inquiétude mon neveu qui passait ses vacances à l'ombre au lieu de profiter du soleil, hypnotisé par un jeu vidéo qui me paraissait d'une violence extrême. L'objectif du jeu était de traquer et de tuer des hommes. Des méchants, certainement. Il fallait leur tirer dans la tête pour gagner un maximum de points. Á chaque fois qu'il atteignait sa cible (et il n'était pas mauvais, le bougre !), l'homme atteint poussait une sorte de cri rentré, un « han » factuel, froid, toujours le même, avant de s'effondrer tandis que le tireur, ne faisant qu'un avec la caméra, poursuivait sa course, ou plutôt sa chasse, dans des couloirs obscurs.

J'étais un peu choqué. Je trouvais ça sinistre mais je ne disais rien tant il est délicat de s'immiscer dans l'éducation d'enfants qui ne sont pas les siens. Son père, mon frère, susceptible, m'en aurait voulu.

Et puis, je me disais qu'après tout, ce n'était qu'un jeu. Enfant, je jouais bien moi-même à tuer mes copains lorsque nous nous poursuivions en dévalant des bottes de paille, dans les rôles de cow-boys et d'indiens.

Que se jouait-il dans ces jeux ? Je n'en sais rien. Mais force est de constater que mon neveu n'est pas devenu tueur en série. Moi non plus, finalement.

Ainsi donc les jeux d'enfants, comme les images[1] ou comme le théâtre, ne tuent pas.

Bernard Noël est écrivain, poète, inventeur donc. Il crée des personnages qu'il dote de parole. Ce qui ne veut pas dire que ces personnages expriment la position de l'auteur, qu'ils soient porte-parole.

Bernard Noël a quatre-vingt-cinq ans. Et alors ? Dans certaines traditions, on écoute les anciens. Il est vrai que nous en avons peut-être perdu l'habitude dans un monde qui sacralise la parole des enfants. Bernard Noël - privilège de l'âge - a donc traversé un certain nombre de moments historiques dans lesquels il s'est impliqué. Pourtant, il se garde bien de revendiquer autre chose que son écriture[2] même si certains moments de sa biographie laissent penser que quand il parle de luttes, quand il parle d'exigence politique, il connaît son sujet. Porteur de valises pour le FLN pendant la guerre d'Algérie, témoin au procès Pauvert lors de la publication des œuvres complètes du marquis de Sade, historien de la Commune de Paris, familier de Gramsci, infatigable pourfendeur de lieux communs dans toute son œuvre, ce qu'il écrit aujourd'hui ne manque pas de fondements.

Monologue du nous aborde, frontalement, la violence politique au nom d'idées « de gauche » ou tout au moins progressistes. Et cela dans un sentiment affirmé : le désespoir. Bien sûr, la violence dont il parle évoque les anarchistes poseurs de bombes du début du XXe siècle, la bande à Baader, les Palestiniens, Action directe et même, pour le mode opératoire, les kamikazes de l'intégrisme islamique. Mais c'est encore autre chose, ces « Nous quatre », les personnages de ce *Monologue*. Car leur activité principale est surtout la pensée. Ils se posent des questions et par là-même, nous les posent. Et celle posée avec le plus d'acuité est « Que faire ? », comme l'écrivait Lénine, déjà, en 1902.

Alors, violence ou pas violence ? Pour ma part, je n'y crois pas une seconde, à cette violence représentée. Il s'agit pour moi d'un conte où la violence sidérante est reine, comme chez les Frères Grimm ou chez Perrault. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ? C'est la grande justification révolutionnaire, certes, mais toute la société, aujourd'hui, n'en veut plus. Sans être adepte de la mièvrerie, je crois René Girard quand il dit que la violence engendre la violence et qu'on ne la stoppe qu'en s'abstenant de

rendre coup pour coup. J'entends bien Alain Badiou quand, dans son *Hypothèse communiste*[3], il parle de toutes les violences « de droite » (esclavagisme, colonialisme, guerre du Viêt Nam, guerres liées au pétrole comme au Biafra, déstabilisation des démocraties d'Amérique du Sud, guerre d'Irak, etc). Et pour lui, cette violence doit être contrebalancée par une violence de gauche, révolutionnaire et inévitable.

J'ai pour ma part la faiblesse de ne pas désirer mon pays - ni aucun autre d'ailleurs - à feu et à sang. Et je pense que ces combats de guerre civile, s'ils devaient avoir lieu, n'aboutiraient aujourd'hui qu'à une chose : la victoire des forces de la réaction et du fascisme comme garantes de « l'ordre ».

Je retrouve tous ces balancements, toutes ces questions, toutes ces contradictions – et même, peut-être, ces impasses - fécondes dans le *Monologue du nous*. Et Bernard Noël le fait sans tabou, comme on dit. Il n'a pas peur des mots et les emploie avec l'infinie justesse du poète. Il remue le couteau dans les plaies ouvertes de nos sociétés (que l'on appelle à tort ou à raison démocraties) sans aucune complaisance mais avec une courageuse lucidité. Les miroirs aux alouettes ne l'impressionnent pas et il gratte pour penser ce qu'il y a derrière les apparences. Il ne se soucie ni de mode ni de bienséance. Sa poésie est l'inverse de la joliesse et comme Brecht, il se méfie des pouvoirs de l'illusion.

Interroger les désespoirs – nos désespoirs - qui produisent de la violence est une très bonne chose, je trouve. Nous en avons besoin. Par rapport au sacré qu'est la vie, je crois, il ose l'effroi du sacrifice. Et comme en un conte, cette violence résonne encore longtemps après qu'on ait entendu sa déflagration. Et elle peut nous faire penser. Et, espérons-le, agir.

François Rodinson - Novembre 2015

Notes

Le titre de cet article est emprunté à René Girard, récemment disparu, et dont la pensée m'a beaucoup marqué. Les thèmes qu'il développe, notamment celui de sacrifice ne sont pas étrangers à ce qui est en jeu dans *Monologue du nous*.

René Girard, *La Violence et le sacré*. Ed. Grasset.

1) Marie-José Mondzain, *L'Image peut-elle tuer ?*. Ed. Bayard.
2) Entretien avec Bernard Noël dans le *Journal du Théâtre sortieOuest*, n°1.
3) Alain Badiou, *L'Hypothèse communiste*.

Marie Christine Orry, Julie Pilod, Alyzée Soudet, © Vincent Tordjman

Une fable sur la révolution, où la première personne du pluriel commande

En 2011, dans un entretien pour la revue *Europe,* Bernard Noël exprimait ses doutes quant à la possibilité d'achever sa «petite *comédie humaine*», ce cycle de monologues qui mettent chacun en scène un pronom personnel. Le *Nous,* par lequel il souhaitait terminer, lui paraissait *«impraticable dans l'état actuel du monde».* Ce dernier ne s'étant pas arrangé depuis, Bernard Noël a fini par choisir de pratiquer l'impraticable. Son *Monologue du nous* est une fable politique noire qui interroge le désespoir absolu comme ultime valeur révolutionnaire recevable. Il y a dans ce livre autant de *Nous* que de phrases. La contrainte stylistique que s'impose Bernard Noël, consistant à commencer chacune d'elles par ledit pronom, entraîne d'emblée son écriture dans un mouvement vertigineux.

[…] Le *Nous* abstrait s'incarne […] dans un *Nous-Quatre* qui, au fil des pages, en accouchera bien d'autres. Ce *Nous-Quatre* est un mouvement révolutionnaire qui ne se revendique d'aucune filiation et ne croit plus à la révolution *«pour la raison que l'espoir de changer la vie qui, depuis des siècles, motive des mouvements comme le nôtre a chaque fois été détruit par ses propres animateurs.»* Cette impasse le conduit à envisager le *«sacrifice».* […]

A mesure que le moment fatidique de l'attentat-suicide approche et que le *Nous* se dédouble en produisant des rejetons toujours plus dangereusement incontrôlables, il est progressivement poussé dans ses derniers retranchements, prenant peu à peu la mesure de l'absurdité totale de l'horreur qui s'annonce. Mais la violence de ce livre tient à ce que cette monstruosité n'est justement jamais univoque, Bernard Noël mettant la même froideur méthodique à disséquer les inconséquences de l'acte terroriste et celles du système auquel il s'oppose. […]

En dernier recours, la véritable *«protestation dont l'originalité tient à son complet désintéressement»* serait alors une certaine idée de la littérature révolutionnaire qu'on retrouve dans *l'Outrage aux mots* et qui viserait à tenir en échec l'utilitarisme d'une pensée consensuelle : *«On peut s'approprier le savoir, on ne peut pas s'approprier le sens parce qu'il nous conduit vers une limite où lui ne s'arrête pas. L'écriture du sens n'est pas un exercice de la valeur, mais de la dépense. […] L'objet mental sera toujours à fonctionnement contestataire. […] Entrer dans le mouvement du sens, c'est entrer dans la fin sans fin.»*

Louise de CRISNAY - Libération 29 avril 2015

L'énergie du désespoir

Autour d'un « Nous » longtemps cherché, Bernard Noël livre une fable politique chargée d'abîmes et de vertige.

Bernard Noël a longtemps buté sur ce « Nous ». Dans le cycle de monologues autour des pronoms personnels, sa « *petite comédie humaine* », entamé il y a de nombreuses années déjà, la première personne du pluriel résistait. « *Le Nous me paraît impraticable dans l'état actuel du monde* », disait-il dans un entretien, repris dans *La place de l'autre*, le troisième volume de ses oeuvres dont P.O.L a entrepris la publication depuis 2010.

L'écrivain de 84 ans, expérimentateur de toutes les formes, a finalement choisi la fable. Abstraite d'abord, désincarnée, au début d'un récit qui devient presque un thriller, dans lequel le « Nous » prend peu à peu corps. Une fable politique à la fois précisément ancrée dans une actualité contemporaine mais qui nous brouille les filiations, les ressemblances. « *Nous* » - premier et dernier mot du livre - est ici un groupe de militants d'un mouvement révolutionnaire qui ne croit plus à la révolution. Ni aux lendemains qui chantent. « *Nous ne faisons pas confiance à la révolte car elle n'est qu'un mouvement sentimental tout juste capable de raturer un instant le doute et la douleur. Nous savons qu'elle ne conforte pas le Nous, qu'elle l'exalte seulement, et en réalité la fatigue*. » Sur fond d'illusions perdues, le collectif s'interroge sur la nécessité d'une cérémonie d'engagement manquée par « *un acte irrémédiable* », un « *sacrifice* ». L'occasion arrive sans préméditation quand, à l'issue d'une manifestation, un policier est pris en otage puis accidentellement abattu. Dès lors, l'action change de mode opératoire à défaut de changer de cibles. Nous devient « *Nous-Quatre* »,

Le Nous qui prend les décisions, anime un mensuel, façade qui dissimule la discipline clandestine nécessaire à l'organisation d'attentats derrière de classiques activités d'opposition de « *bons militants gauchistes* ».

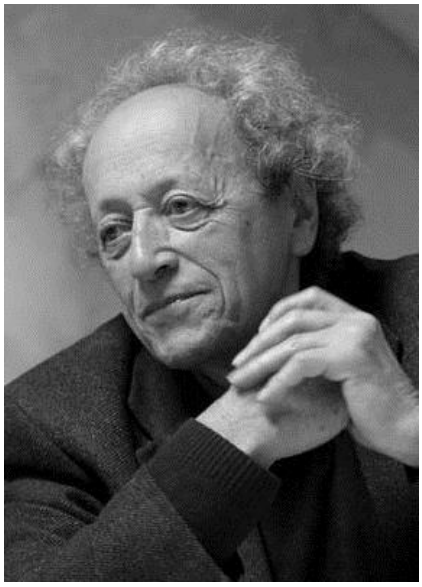
Mais si le mouvement emprunte certains éléments familiers de l'engagement collectif et de l'action directe aux groupes de lutte armée des années 1980 notamment, il carbure non plus à l'espoir mais à une énergie du désespoir qui semble devoir sa forme accomplie dans la préparation d'un attentat suicide, « *l'attentat final* » qui serait « *la protestation exemplaire* ». Pourtant, les impasses - sur le sens, l'efficacité de l'action, la valeur et la résistance du groupe - surgissent à nouveau au coeur de cette « *solidarité désespérée* ». « *La pratique obstinée du Nous exprime une sortie d'espoir naturel : celui d'une solidarité non tributaire de ses propres échecs*. » Bernard Noël nous entraîne dans ce « *gouffre noir où se fracassent et s'annulent les contradictions* », dans une violence de vertige, avec ce grand calme doux et tragique qui est l'expression paradoxale de son engagement.

Véronique Rossignol, *Livres hebdo* n°1035, 27 mars 2015.

Monologue du Nous. Extrait 1.

A : Nous avons perdu nos illusions
B : Il n'en va pas de l'engagement collectif comme du commerce. Les lois de ce dernier ne provoquent que des excitations éphémères.
C : Nous avons dû constater que dans ce monde-là chacun est seul tout en étant en nombreuse compagnie
D : Nous a besoin d'affronter sa défaite parce qu'il s'est formé dans l'exaltation
A : Nous, ici, faisons silence et contemplons un abîme.
B : Nous se demande ce qui le compose et sent la menace d'un démembrement.
C : Nous n'osons plus penser à la fatigue des révolutions et aux lendemains qui toujours déchantent.
D : Nous voulons trouver une autre porte, un autre couloir vers la constitution de ce que Nous est, de ce qu'il doit être.
A : Nous sommes naturellement un et volontairement multiple, mais la difficulté est ensuite de faire que ce multiple soit un.
Nous voudrions que Nous soit une personne - une personne et non pas un individu - et qu'il soit cependant capable d'affirmer sa diversité sous un seul visage.
B : Nous décidons, nous proclamons, nous rions, nous crions, nous émettons de l'énergie, nous balançons entre la conviction et l'agacement.
C : Nous écartons ainsi les uns et exaltons les autres, qui croient assister au lever de forces capables de changer leur condition.
D : Nous passons alors pour les champions d'une société nouvelle et d'une vie à l'unisson.
Monologue du Nous. Extrait 2.
C : Nous vivions, sans y penser, la « cérémonie » et l'un de nous a chuchoté brusquement le mot « sacrifice » sans qu'aucun des présents ne le relève. Nous avons mis fin à la séance après avoir décidé que Nous-Quatre irions voir notre prisonnier dès le soir suivant.
A : Nous avons regagné nos domiciles sans ressentir la moindre menace et n'avons pas eu, le lendemain, le temps d'une inquiétude quand une équipe de policiers en civil a occupé brutalement nos locaux et entrepris une fouille générale.
B : Nous n'étions que deux au moment de cette intrusion aussi calme qu'autoritaire. Nous savions que nos trois pièces ne contenaient que les archives du journal, des brouillons, des notes, des correspondances et de vieux numéros. Nous regardions faire les fouilleurs avec détachement quand l'un d'eux crut bon de nous préciser :
C : Nous ne comptons que sur le hasard, lui seul est capable de faire tomber les masques !
B : Nous n'avions pas d'autre choix que de continuer notre observation silencieuse qui, sans doute se prolongea deux bonnes heures et se termina par la remise d'un certificat de fouilles et de saisie destiné, nous fut-il indiqué, à récupérer éventuellement nos documents après analyse. Nous avons souri à l'idée que, parmi ces documents, devait figurer notre engagement le plus révolutionnaire, celui, non pas de faire la Révolution, mais de l'épuiser à jamais pour en détruire toutes les illusions.
Nous avions subi déjà d'autres fouilles et compris qu'elles étaient destinées seulement à nous intimider : il devait en aller de même de celle-ci car notre mouvement et surtout notre journal agaçaient la domination.

BERNARD NOEL



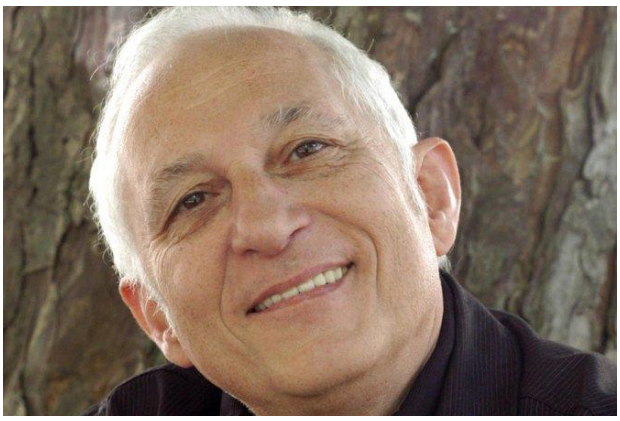
Est né le 19 novembre 1930, à Sainte-Geneviève-sur-Argence, dans l'Aveyron. Les événements qui l'ont marqué sont ceux qui ont marqué sa génération : explosion de la première bombe atomique, découverte des camps d'extermination, guerre du Viêt Nam, découverte des crimes de Staline, guerre de Corée, guerre d'Algérie… Ces événements portaient à croire qu'il n'y aurait plus d'avenir. D'où un long silence, comme authentifié par un seul livre, Extraits du corps, 1958. Pourquoi je n'écris pas ? est la question sans réponse précise qui équilibre cette autre : Pourquoi j'écris ? devenue son contraire depuis 1969. Cet équilibre exige que la vie, à son tour, demeure silencieuse sous l'écriture, autrement dit que la biographie s'arrête aux actes publics que sont les publications.

Également aux éditions P.O.L L'Espace du poème, entretiens avec D. Sampiero.

Œuvres (liste non exhaustive) :

- Monologue du nous (2015)
- La Place de l'autre (2013)
- Le Roman d'un être (2012)
- Le Livre de l'oubli (2012)
- L'Outrage aux mots (2011)
- Les Plumes d'Éros (2010)
- Les Yeux dans la couleur (2004)
- Un trajet en hiver (2004)
- Romans d'un regard (2003)
- La Peau et les Mots (2002)
- La Face de silence (2002)
- La Maladie du sens (2001)
- Le 19 octobre 1977 (1998)
- Treize cases du je (1998)
- Magritte (1998)
- La Langue d'Anna (1998)
- Le Reste du voyage (1997)
- La Castration mentale (1997)
- Le Syndrome de Gramsci (1994)
- L'Ombre du double (1993)

CHARLES TORDJMAN



Metteur en scène, Charles Tordjman a dirigé notamment le Théâtre de la Manufacture, Centre Dramatique National Nancy Lorraine de 1992 à 2010.
Il a toujours montré dans son itinéraire artistique un attachement particulier à l'écriture d'aujourd'hui en travaillant avec des auteurs vivants. Il a notamment passé commande de plusieurs textes. Tahar BenJelloun, Bernard Noël, Serge Valletti, François Bon, Jean Claude Grumberg, Antoine Volodine, Ascanio Célestini…
On retiendra qu'avec François Bon, il a notamment mis en scène *Vie de Myriam C*, *Quatre avec le mort* et *Daewoo*.
Daewoo a reçu le Molière du meilleur spectacle du théâtre public ainsi que le Prix de la critique décerné. par le Syndicat Français de la critique.
De Bernard Noël il a créé *La langue d'Anna* et *le syndrome de Gramsci* au Théâtre National de Chaillot et au festival d'Avignon.
D'Antoine Volodine il présente *Slogans*, au Théâtre E.T.E. Vidy-Lausanne.
De Jean Claude Grumberg il crée *Vers toi Terre promise*, tragédie dentaire au Théâtre du Rond-Point (ce spectacle a obtenu le Molière du meilleur auteur et le Prix de Syndicat de la critique).
D'Ascanio Celestini il met en scène avec Serge Maggiani,Agnes Sourdillon et Giovanna Marini *Fabbrica* au Théâtre de la Ville.
De Jean Claude Grumberg Il met en scène *Moi je crois pas* avec Pierre Arditi et Catherine Hiegel au Théâtre du Rond-Point, *Pour en finir avec la question juive* toujours avec Pierre Arditi au théâtre Antoine et prépare pour 2017 la création de *Votre maman* au Théâtre de l'Atelier à Paris avec Catherine Hiégel.

CAMILLE BERNON

Après une formation d'Arts Appliqués, Camille entre en 2006 au cours Florent avant d'intégrer la promotion XXXII de la classe libre. Elle travaille, entre autres, avec Bruno Blairet, Cyril Anrep et Jean-Pierre Garnier. Elle y met en scène *Une Saison en enfer* d'Arthur Rimbaud, spectacle primé en 2010 et reçoit le Jacques de la meilleure actrice pour les rôles de Spark et d'Elsbeth, dans le spectacle *Fantasio* mis en scène par Antoine Raffaeli. Au cours de cette période elle chante auprès de David Bartholomé sur plusieurs dates de concerts.

En octobre 2012, elle est reçue au Conservatoire national supérieur d'art dramatique et intègre les classes de Daniel Mesguich, Michel Fau et Yann-Joël Colin. Parallèlement à son cursus, elle joue à Théâtre de la Tempête sous la direction de Jean-Pierre Garnier dans *Fragments d'un pays lointain* d'après *Le pays lointain* de Jean Luc Lagarce. Elle participe aussi à la tournée de *Beaucoup de bruit pour rien* de Shakespeare (spectacle crée au Théâtre de la Tempête), ainsi que *La Nuit des rois* au Théâtre des Quartiers d'Ivry tous deux mis en scène par Clément Poirée.

JULIE PILOD

Julie Pilod se forme au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique avec Muriel Mayette, Jacques Lassalle, Klaus-Michael Grüber, Catherine Hiégel, Philippe Garrel et Caroline Marcadé.
Au théâtre, elle travaille sous la direction de Jacques Lassalle dans *Le Misanthrope* de Molière, Thomas Scimeca dans *Les Quatre Jumelles* de Copi, Muriel Mayette dans *Les Danseurs de la pluie* de Karin Mainwaring, Jean-Baptiste Sastre dans *Tamerlan* de Christopher Marlowe et *Les Paravents* de Jean Genet, Alain Françon dans *Les Voisins* de Michel Vinaver, *La Cerisaie* de Tchekhov, *E* de Daniel Danis, *Platonov* de Anton Tchekhov et *Du mariage au divorce*, montage de 4 pièces en un acte de Georges Feydeau, Jean-Yves Ruf dans *Comme il vous plaira* de Shakespeare, Julie Bérès dans *E-Muet*, mise en scène de l'auteur, *Sous les visages* et *Lendemains de fête* de Julie Bérès, Elsa Dourdet, Nicolas Richard et David Wahl, Charles Tordjman dans *Daewoo* de François Bon, et *Slogans* de Maria Soudaïeva et Antoine Volodine, Richard Brunel dans *L'Homme de février* de Gildas Milin et Hedda Gabler de Henrik Ibsen, Michel Didym dans *Invasion* de Jonas Hassen Khemiri, ainsi que Barbara Nicolier dans *L'homme qui rit* et *Renzo le partisan* d'Antonio Negri.

Au cinéma, elle tourne sous la direction de Marie Vermillard dans *Lila-Lili* et Siegried Alnoy dans *Nos familles*.

MARIE CHRISTINE ORRY

Commence la peinture et l'art plastique à l'école Nationale Supérieur des beaux-Arts de Paris. Son attirance pour le théâtre et la découverte d'Antoine Vitez l'orienteront alors vers l'école du théâtre National de Chaillot, ou elle rencontre l'univers de Jérôme Deschamps et celui de Georges Aperghis avec lesquels elle travaillera par la suite (*La Veillée* pour le premier et *Énumérations* pour le second). Vitez-Aperghis-Deschamps/Makéïeff, trois directions différentes qui formeront en quelque sorte les bases de son trajet de comédienne et de metteure en scène qui depuis une trentaine d'années la mène sans préjugés à travers des univers très variés. De Michel Raskine à Stéphane Braunschweig (avec qui elle travaille 3 saisons au Théâtre Nationnal de Strasbourg), de Georges Aperghis à la mise en scène de spectacles musicaux autour de la chanson française ou de l'opérette, et de Tchékhov (Arkadina) ou Molière à Édouard Bond ou Jean-Claude Grumberg (avec « L'Atelier » au théâtre Hébertot ou elle obtient le **Molière de la révélation féminine en 99** dans le rôle Mimi) ou encore avec Dario Fo mis en scène de Jacques Nichet, Victor Slavkine avec Laurent Gutmann, Ivan Viripeav et Fernec Molnar dans *Liliom* avec Galin Stoev.

Ses choix sont souvent guidés par le goût d'un théâtre fait d'authenticité, d'image et d'émotion... En aout dernier (2015) Elle écrit et interprète un solo: « Merci à tous ceux qui m'ont fait rire alors que rien n'était drôle » : petit hommage aux humoristes. Un spectacle conçu autour de textes de différents auteurs tel que Raymond Devos, Pierre Repp, Karl Valentin, Sacha Guitry, Slawomir Mrozek
A la télévision, elle participe à plus d'une vingtaine de téléfilms et séries, dont *Vogue la Vie* un film sur le cancer du sein, réal. Clair de la rochefoucault, *Les Tourtereaux divorcent* une comédie réal. Lorenzo Marano) ainsi que les séries : Maupassant, Reporter, PJ, Avocat et Associé, Navarro …
Au cinéma, elle a travaillé avec Christophe Honoré sur *Les Malheurs de Sophie* qui sortira en 2016, Jean Paul Rappeneau dans *Bon Voyage* et dans son dernier film *Belles Familles*, Jean-Michel Ribes / *Brèves de Comptoir*, Xavier Giannoli /*Super Strar*, Vincent Varenq / *L'Affaire*… Pierre Jolivet, Michael Haneke…

ALYZEE SOUDET

Après trois années passées au cours Florent, d'où elle sort en participant au prix Olga Horstig en 2011, **Alyzée Soudet** entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris, où elle suit actuellement sa deuxième année.

Lors de son cursus de formation à l'école Florent, elle interprète entre autres les rôles de Puck dans *Le Songe d'une nuit d'été* mis en scène et traduit par Damien Bigourdan, celui de Feste le Fou dans *La nuit des rois,* monté par Laurent Natrella dans le cadre des travaux de troisième année, et la Femme (Mussarar) dans l'adaptation par Mounir Nini du roman *Les Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra (travaux de fin d'année).

Á l'extérieur, elle interprète le rôle de Figaro dans l'adaptation du *Barbier de Séville* de Beaumarchais par Marc Douguet à l'ENS de Paris. Elle est également choisie comme récitante par Goran Bregovic dans son spectacle Oratorio *Margot, mémoires d'une reine malheureuse*, racontant par fragments l'histoire d'une jeune femme serbe fille de général et plongée dans la tourmente de la Srebrenica en 1990. Le spectacle a lieu plusieurs fois, dont une à la Basilique Saint Denis et une autre aux arènes de Carcassonne.

Au Conservatoire, lors des ateliers de première année, elle a l'occasion d'interpréter le personnage de l'Un dans *Je suis le vent* de Jon Fosse, adapté par Alexandre Zeff, *Lady Macbeth* dans un montage de la pièce éponyme composé par Raouf Raïs, et le rôle d'Alice (la femme du capitaine) dans *La Danse de mort* de Strindberg, lors des journées de juin de la classe de Gérard Desarthe.

COMPAGNIE FABBRICA

Le nom de la Compagnie (créée en 2010), Fabbrica, vient d'une pièce d'Ascanio Celestini qui évoque l'histoire réelle et légendaire d'une usine, en Italie, et de ses ouvriers. C'est la dernière pièce que Charles Tordjman monte en temps que directeur du Théâtre de la Manufacture (CDN de Nancy-Lorraine). Fortement impliqué dans la réalité politique et sociale de son temps et de son territoire (Il fut aussi directeur du Théâtre Populaire de Lorraine, à Thionville, au cœur d'un bassin minier totalement démantelé et sinistré) il reste fidèle à une certaine idée de l'engagement.

Fidèle, il l'est aussi avec les auteurs qu'il monte : Bernard Noël, François Bon, Jean-Claude Grumberg parmi beaucoup d'autres, des auteurs qui allient l'exigence du style à des préoccupations de société. La Compagnie Fabbrica, c'est aussi la fidélité à une équipe : Christian Pinaud à la lumière, Cidalia da Costa aux costumes et Vincent Tordjman à la scénographie. François Rodinson est aussi un partenaire régulier comme collaborateur artistique. Christian Pinaud est un éclairagiste qui pense ses lumières très en amont dans la conception du projet. Technicien hors pair et artiste sensible, il travaille en étroite collaboration avec le scénographe de manière à ce que les lumières irriguent l'espace, l'habitent totalement. Son sens du temps et sa minutie, sa personnalité fédératrice et toujours bienveillance en font un collaborateur précieux.

Féru de design et d'art contemporain, Vincent Tordjman qui est aussi musicien conçoit des espaces qui n'ont rien d'illustratif mais qui ouvrent à des perspectives poétiques, à tout un monde mental que le réel fait résonner. L'espace et les lumières acquièrent ensemble une dimension organique, comme s'il vivait d'une vie propre que les acteurs habitent. Il existe une vraie interaction souvent surprenante, bouleversante de modernité sans esbroufe.

Cidalia da Costa, costumière à la carrière exceptionnelle amène un jugement très sûr qui n'est pas seulement sociologique ou anthropologique. Son goût sûr et affirmé est celui d'une grande artiste. Ses costumes portent les acteurs dans leur création de personnages. Chaque costume est très singulier, et en même temps, ensemble, ils dessinent une unité, un choix qui apporte au projet de la vigueur. De plus, elle a le mérite rare chez une costumière d'oser des couleurs.

François Rodinson est un soutien rigoureux à l'organisation, un fil qui relie les forces et les énergies en présence. Comme collaborateur artistique, il porte un regard très personnel sur la création et renvoie au metteur en scène, toujours dans un sens positif et enthousiaste, un esprit de synthèse qui fait se tisser des liens. Comme dramaturge, il explore un large champ culturel de l'œuvre abordée et fournit une nourriture intellectuelle et esthétique aux acteurs.

Ces collaborations régulières apportent aux mises en scènes de Charles Tordjman une grande cohérence esthétique, un sens du tempo, une vie qui irradie, une unité de style qui place ses mises en scène à un haut niveau de conception et de réalisation.

Marie Christine Orry, Alyzée Soudet, Camille Bernon, Julie Pilod © Vincent Tordjman

CONTACTS

Cie Fabbrica :
Thierry Tordjman tél +41 79 820 49 08 email : t.tordjman@gmail.com

Sortie Ouest :
Rémi Jullien - tél : 04 67 28 37 32 email : r.jullien@sortieouest.fr

Midi Libre

Béziers | Vendredi 6 novembre 2015 | n°25564

« Que faire face à cet avenir si désespérant ? »

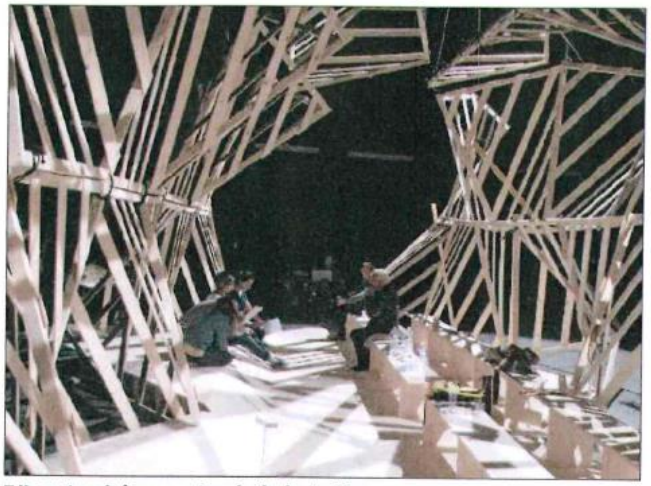
Entretien | Le metteur en scène Charles Tordjman présente à sortieOuest son nouveau spectacle "Le Monologue du Nous".

Vous venez d'arriver pour un partenariat de trois ans à sortieOuest, quels sont vos projets de résidence ?
La personnalité de Jean Varéla était déjà suffisante pour accepter son invitation à Béziers. Sur le contenu de la résidence, ce sont deux créations qui sont envisagées. On va mettre tous les moyens ensemble pour les fabriquer ici avant de, nous l'espérons, les exporter.

Ce n'est pas votre première collaboration avec l'auteur Bernard Noël. Qu'est-ce qui caractérise cette nouvelle aventure ?
Cela fait un an qu'il me tourne dans la tête. En réalité, Bernard a écrit ce texte quelques mois avant les événements de janvier à Paris et ce qui me touche dans son questionnement, c'est, qu'est-ce que "nous" ? Est-ce que la communauté humaine peut se contenter d'être dans une logique consommatrice plutôt que citoyenne ? On sait presque tous aujourd'hui que les lendemains ne vont plus chanter. Le rapport à l'avenir est assez désespérant et la question qu'il pose, au fond, c'est que faire ?

Le "Nous", justement, peut-il être une réponse ?
La réponse, Bernard ne la donne pas, car elle est multiple. J'en ai, par exemple, trouvé une possible. Il y a des personnes qui vont créer, en Arles, une école d'un type nouveau, articulée sur trois pronoms : le "je", le "tu" et le "nous". L'enseignement, le matin, sera consacré au "tu", le rapport à l'autre ; l'après-midi sera consacrée au "nous", qu'est-ce qu'on fait ensemble ; et les activités du soir, au "je". Et ça serait assez beau de se dire que, dès l'école, le "nous" serait une chose centrale.

Quelles réactions du public souhaitez-vous susciter avec ce Monologue du Nous ?
On a très envie, après chaque représentation, qu'il y ait un débat avec le public, qu'il nous dise comment il voit ce "nous". La scénographie participera à cela. Ce sera comme un lieu où la démocratie peut agir. Le théâtre est aussi fait pour exister ensemble. Et le "nous", va vivre déjà par cela, dans la salle de spectacle.



■ Un quatuor de femmes autour de Charles Tordjman. Photo FRANÇOIS RODINSON

Après les attentats de janvier, où le "nous" s'est révélé avec une certaine force, ce texte a-t-il une autre envergure ?
Ça a été un choc pour tout le monde. Ce qu'on ne sait pas, c'est ce que sont les conséquences de la manifestation de janvier : elle n'a pas vraiment duré, en tout cas dans l'évolution économique, sociale ou politique de notre société. On sait que des dangers nous guettent mais on aurait pu penser, qu'après le 7 janvier, la peur allait se libérer. Elle est incontestablement revenue.

Au regard de votre carrière, qu'est-ce qui vous anime encore ?
C'est tout bête, je ne supporte pas, comme beaucoup de citoyens, l'injustice, l'exploitation de l'homme par l'homme. J'ai 68 ans, mais j'ai l'impression que la colère ne m'a pas quitté, je ne baisse pas les bras. On a l'usage de la parole, il faut en user.

Peut-on trouver une symbolique au fait que la parole soit portée par des femmes dans le Monologue ?
Oui, car dans le texte de Bernard Noël, c'est "ils", et pas "elles". J'ai voulu inverser le rapport. Elles vont pousser très loin dans la question de l'abandon des illusions, c'est-à-dire, le "Ne vous faites plus berner". Alors que le discours politique est souvent réservé aux hommes, je trouvais qu'avec des femmes, il y a une espèce d'innocence première qui donne tout à coup plus de force au propos.

ÉMILIE BEC

▶ ***Le Monologue du Nous,*** *ce vendredi 6 novembre, à 19 h ; samedi 7, à 20 h, dimanche 8, à 17 h et lundi 9, à 21 h en l'église Saint-Félix de Bayssan à Béziers. Tarifs : de 6 € à 10 €. Renseignements et réservations au 04 67 28 37 32.*

Retrouvez l'intégralité de l'entretien sur www.midilibre.fr

BIO EXPRESS
Charles Tordjman

Né le 6 novembre 1947, Charles Tordjman est tour à tour dramaturge, auteur et metteur en scène de pièce de théâtre. Ce commandeur des Arts et des lettres a notamment dirigé, de 1992 à 2010, le centre dramatique national Nancy-Lorraine, Théâtre de la Manufacture, et en 1996, a créé le festival Passages en Lorraine.

Le Monde
Mardi 10 novembre 2015

A Béziers, du théâtre, malgré tout

Charles Tordjman crée « Monologue du nous », de Bernard Noël

THÉÂTRE

BÉZIERS - *envoyée spéciale*

Le 7 novembre est un samedi ordinaire, à Béziers. Sur les allées Paul-Riquet, vaste promenade du centre-ville, des haut-parleurs diffusent de la musique. Pour qui ? Les passants sont rares, et plus rares encore dans les ruelles aux magnifiques façades XVIIIe qui montent vers la cathédrale. *« 40 % des habitants du cœur historique vivent avec les minima sociaux. Les riches ont déserté »*, explique Jean Varela, le directeur du théâtre SortieOuest où, la veille, vendredi 6 novembre, Charles Tordjman a créé *Monologue du nous*, de Bernard Noël. Le spectacle n'est pas annoncé en ville. Les affiches vantent la venue de Philippe de Villiers le 9 novembre, un festival flamenco ou l'exposition du peintre biterrois Gustave Fayet (1865-1925), dont la richesse de l'hôtel particulier familial donne une image de la prospérité qu'a connue Béziers, au XIXe siècle.

Ce temps-là est loin. Aujourd'hui, on voit beaucoup de boutiques fermées, autour des allées. Dans le dernier numéro du *Journal de Béziers* (municipal), daté du 1er novembre, un appel est lancé, sur une page entière : *« Commerces dans le centre-ville : c'est le moment de s'installer. »* Avec des avantages fiscaux à l'appui, mais sûrement pas pour les vendeurs de kebabs. Fin octobre, Robert Ménard, le maire élu avec le soutien du Front national, a fait savoir qu'il y avait trop de commerces de kebabs dans la ville, et que cela ne convenait pas à *« un pays de tradition judéo-chrétienne »*. Aussitôt, sur les réseaux sociaux, des contradicteurs ont répondu par l'humour, en proposant d'organiser un festival international du kebab à Béziers.

Comment faire du théâtre dans cette ville sinistre et sinistrée, où 32 % de la population vit sous le seuil de pauvreté ?

« Quand Robert Ménard est devenu maire (en 2014), estime Jean Varela, *les gens ont pensé qu'il s'appuyait simplement sur le Front national. Maintenant, on sait qu'il est un idéologue du FN, et qu'il fait de Béziers un laboratoire. Il travaille les esprits, il joue sur l'appartenance au terroir, une vision réactionnaire de l'identité nationale, l'antiparisianisme. »* A propos de nation, on peut lire, dans le numéro du *Journal de Béziers*, qui fait sa « une » sur la célébration du centenaire de la guerre de 1914-1918, cet éloge du valeureux Français d'alors : *« Il a une certaine idée de la France, sa grande patrie, idée forgée par l'école publique, alors totalement patriote. Il est obéissant, il est encore souvent croyant. En 2015, que nous reste-t-il de ces valeurs ? Sommes-nous encore capables, avons-nous encore envie de nous battre pour une cause supérieure ? »*

A lire ce journal, on se pose une question : comment faire du théâtre dans cette ville sinistre et sinistrée, où 32 % de la population vit sous le seuil de pauvreté ? Pour Jean Varela, la réponse ne fait pas de doute : *« Ne pas se positionner par rapport à Robert Ménard ; s'inscrire dans le service public ; tenir le cap de SortieOuest. »*

Une arme : le désespoir

Comme son nom l'indique, le théâtre, qui a ouvert en 2006, est situé à la sortie ouest de l'autoroute. Loin du centre, dans un ancien domaine agricole que le département de l'Hérault a racheté, et transformé en lieu de culture, comme le Domaine d'O à Montpellier, où Jean Varela dirige avec succès le Printemps des comédiens depuis 2011. Il n'y a pas de théâtre en dur à SortieOuest, mais un bel assemblage de chapiteaux, et une église transformée en salle de spectacle. Robert Ménard ne peut y faire sa loi : SortieOuest est financé par le département (1 million d'euros), l'Etat (50 000 euros) et la région (50 000 euros). Des communautés de communes héraultaises participent au fonctionnement de 60 représentations, sur un total de 160.

20 000 billets sont vendus chaque année à SortieOuest, où l'ambiance est chaleureuse. Vendredi, une cinquantaine de personnes ont pris place dans l'église, pour la première du *Monologue du nous*. Assises sous une structure de bois délicatement entrelacé, elles ont entendu un texte qui pose violemment une question : pourquoi courbons-nous l'échine ? Et encore, on ne devrait pas écrire « nous », car, pour Bernard Noël, ce « nous » est devenu impraticable. Son monologue réunit quatre militants révolutionnaires qui ont perdu toute illusion, même sur la révolution. Il ne leur reste qu'une arme : le désespoir, qu'ils entendent épuiser, parce que *« l'espoir ne peut changer le monde ! Le désespoir peut tout risquer ! »*.

Les quatre iront jusqu'au bout : l'attentat-suicide, fin définitive du « nous ». Charles Tordjman les met en scène comme un chœur : quatre comédiennes se passent la parole pour faire entendre ce *Monologue du nous* (P.O.L., 112 p., 8,90 euros) qui ne fait de cadeau à personne, ni à la gauche, ni au Medef, ni à la CGT, déguisés dans le texte. Un texte dérangeant, à prendre comme une arborescence de la pensée, à méditer comme une réflexion sur la servilité naturelle. Chapeau aux filles qui le restituent, Camille Bernon, Julie Pilod, Marie-Christine Orry et Alyzée Soudet ! Elles ont joué jusqu'au lundi 9 à SortieOuest, où des programmateurs sont venus les voir. ■

BRIGITTE SALINO

SortieOuest, domaine de Bayssan le Haut, route de Vendres, Béziers (Hérault). Tél. : 04-67-28-37-32

Création du « Monologue du nous » de Bernard Noël au théâtre sortieOuest

C'est sous un ciel plein d'étoiles et dans le cocon de la chapelle Sainte-Felix du domaine de Bayssan*, non loin de Béziers qu'a eu lieu la création du* **Monologue du nous** *d'après un texte de Bernard Noël, dans une mise en scène de Charles Tordjman. Une pièce sur l'espoir, la révolution et le terrorisme portée par quatre formidables comédiennes, à voir jusqu'au 9 novembre à* ***sortieOuest****.*

[rating=3]

[gallery ids="430613,430614,430615,430616,430617"]

C'est de nuit que nous gagnons l'extraordinaire domaine de Bayssan (106 ha!) où se trouve le théâtre sortieOuest, scène conventionnée pour les écritures contemporaines, avec son chapiteau, l'église Sainte-Felix et ses partenaires dans la région, depuis 2006 à l'origine de nombreuses créations et rencontres importantes du spectacle vivant. Accueillis par Jean Varela, directeur du lieu mais également responsable de la programmation du Printemps des comédiens, nous commençons par un chaleureux verre de vin rouge, à l'orée du chapiteau où est installée la grande scène de 300 places. Ce vendredi 6 novembre, c'est la première d'une pièce créée ici, en présence du metteur en scène Charles Tordjman.

Et le spectacle a lieu dans l'écrin XIVe siècle de la chapelle Sainte-Félix. On y entre comme dans un rêve futuriste, tant la scénographie à 270 ° en bois est imposante. Une fois le public installé sur des grands bancs de bois, les quatre comédiennes entrent en scène par la porte de l'église dans un rayon de lumière onirique. Elles sont habillées en noir et l'on comprend tout de suite que ce sont des combattantes. Du terrain, elle en feront beaucoup pendant 1h25, parcourant le souffle battant la longueur de l'église pour se poser à temps dans les niches et mettre au point la stratégie d'opposition au système qui hante les personnages. Tout l'enjeu de ce "monologue du nous" est pour les quatre protagonistes d'opérer une violence pleine de sens pour mettre à mal un système politique individualiste et oppressif qu'elle honnissent et ne voient pas comment changer. Peut-on tuer, doit-on se tuer pour mettre en faillite ce système - se demandent en écho les quatre courageuses "nous" dans un monologue qui rejoint les débats de *Crime et châtiment* de Dostoïevski ou des *Justes* de Camus, dans un climat paranoïaque (et un verbe idéologisé) tout à fait propre à l'Action directe des années 1960. Et en 2015, les terroristes/résistantes qui parlent au pluriel majestueux du nous font le pari que le désespoir est la bonne boussole : Ce n'est pas parce qu'on n'espère plus rien qu'il faut s'arrêter de vouloir changer le système.

Habitué des mises en scènes du poète et écrivain Bernard Noël (il a déjà créé La langue d'Anna et le Syndrôme de Gramsci), Charles Tordjman met parfaitement en exergue le lien que Noël fait entre la violence politique du 20e siècle et celle de notre 21e siècle, dans un texte fini juste avant le 7 janvier. Qu'il ait fait le choix de donner les rôles de ce monologue entre "nous" et "je" à quatre femmes donne une force particulière à la pièce et une détermination peut-être encore plus grande aux personnages, au-delà de leurs doutes plus stratégiques que humains. Les comédiennes sont toutes excellentes dans leur manière un peu surannée de déclamer un monologue aux images fortes. Elles parviennent réellement à ne faire qu'un en déambulant dans leur monumentale cage de bois, et l'on se demande si leur détermination intemporelle à peser et sous-peser l'avenir de l'homme permet de lier des questions précises et présentes (la Palestine) à la grande interrogation de la gauche radicale (comment révolutionner sans se faire récupérer par le système?). La pièce est politique, métaphysique, servie dans un écrin magnifique. Elle interpelle à la fois sur les tenants et aboutissants de la violence. Mais avec son jeu de collage sur les idées-types et les idéologies de gauche, elle interpelle sur le fait qu'il faut peut-être dire au-revoir à nos espoirs de changer le monde.

Monologue du nous, de Bernard Noël, Mise en scène Charles Tordjman, avec Camille Bernon, Julie Pilod, Marie-Christine Orry, Alyzée Soudet. Durée : 1H25. Création à sortieOuest, du 6 au 9 novembre 2015.

Dates : vendredi 6 novembre 19h, samedi 7 novembre 20h, dimanche 8 novembre 17h et lundi 9 novembre 21h

Visuels : YH et EG

sceneweb.fr
l'actualité du spectacle vivant

Monologue du nous ou Les Quatre Fanatiques

Photo – Vincent Tordjman

Après Le Syndrome de Gramsci et La Langue d'Anna, Charles Tordjman s'empare de nouveau d'un texte de Bernard Noël pour réveiller le monde et tenter de lui redonner conscience. Monologue du nous est une poursuite effrénée vers le désespoir pour tenter d'y trouver la lumière.

Quatre femmes sont rassemblées par une vision commune du monde. Elles sont le « nous », seules au milieu de tous les autres. Habitées par l'énergie du désespoir, **elles sont persuadées qu'elles ne peuvent changer le monde que par la violence**, l'assassinat de patrons et de politiques. Ce discours, que l'on prêterait volontiers à Action Directe, est ici fortement actualisé par les références et les actes. Hollande, Valls ou le CRIF sont directement désignés. A l'assassinat à la mitraillette s'ajoute l'idée de commettre des attentats-suicides

pendant des conférences de presse. Conférences auxquelles le groupuscule a accès, aidé par de puissants personnages de la Préfecture de Police.

Dans ce monde qui fleure bon la paranoïa, le spectateur est installé au cœur de l'action et de la construction des idées, grâce à une grande cage de bois mélangeant les espaces du public et des acteurs. « Nous » devient « un ». Cette scénographie permet de jouer sur la distance. Les actrices, parfois très proches, font sentir leur souffle désespéré à l'assemblée. **La jauge limitée des spectateurs augmente encore cette sensation d'unicité**.

Pris dans l'angoisse et le malaise, mais aussi l'excitation de participer à des actions radicales pour changer la face du monde, on est dangereusement transporté par la conviction des actrices. Leurs voix aux timbres si particuliers achèvent de dessiner, face à un public captif, une allégorie du monde. **Un monde où toutes les voix pensant que l'injustice ou le meurtre, constituent meilleur chemin vers plus d'équité et de conscience**.

Hadrien VOLLE – www.sceneweb.fr

Monologue du nous de Bernard Noël (éditions P.O.L)
Adaptation et mise en scène de Charles Tordjman
Avec Camille Bernon, Julie Pilod, Marie-Christine Orry, Alyzée Soudet
Collaboration artistique : François Rodinson
Scénographie : Vincent Tordjman
Musique : Vicnet
Lumières : Christian Pinaud
Costumes : Cidalia Da Costa
Chorégraphie : Caroline Marcadé
Production Compagnie Fabbrica / sortieOuest Béziers
Coproduction Centre Culturel André Malraux / Scène Nationale de Vandoeuvre-Lès-Nancy

Création à l'Eglise Sainte Felix (domaine de Bayssan)
Du 6 au 9 novembre
Durée : 1h25

Julie Pilod, Alyzée Soudet, Camille Bernon, Marie Christine Orry, © Vincent Tordjman

Contact presse Isabelle SENEGAS 06.21.12.43.99
i.senegas@sortieouest.fr

THEATRE SORTIEOUEST
DOMAINE DE BAYSSAN LE HAUT
ROUTE DE VENDRES
34500 BEZIERS
04.67.28.37.32
www.sortieouest.fr